



HAL
open science

A propos des séquences intensives stéréotypées

Thomas Szende

► **To cite this version:**

Thomas Szende. A propos des séquences intensives stéréotypées. Cahiers de Lexicologie, 1999, 74, pp.61-77. hal-01371376

HAL Id: hal-01371376

<https://hal.science/hal-01371376>

Submitted on 25 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAHIERS DE LEXICOLOGIE

publiés par l'Institut National
de la Langue Française

74

1999-1

REVUE
INTERNATIONALE
DE
LEXICOLOGIE
ET
LEXICOGRAPHIE

cahiers de lexicologie

REVUE INTERNATIONALE DE LEXICOLOGIE ET DE LEXICOGRAPHIE

Publiés par l'Institut National de la Langue Française
Centre National de la Recherche Scientifique

Directeur : Bernard QUEMADA
Directeur de recherche émérite au CNRS

Comité de patronage

G. ANTOINE (Paris)
K. BALDINGER (Heidelberg)
B. CERQUIGLINI (Paris)
F. DELOFFRE (Paris)
J. DUBOIS (Paris)
R. LAPESA (Madrid)
R. MARTIN (Paris)

G. MATORÉ (Paris)
H. MITTERAND (Paris)
Ch. MULLER (Strasbourg)
B. POTTIER (Paris)
F. de TOLLENAERE (Leiden)
M. TOURNIER (Paris)
J.-M. ZEMB (Paris)

Conseil de lecture

M. ALVAR-EZQUERRA (Madrid)
E. BRUNET (Nice)
A. CLAS (Montréal)
G. GROSS (Paris)
J. HUMBLEY (Paris)

P. LERAT (Paris)
B. QUEMADA (Paris)
Fr. RASTIER (Paris)
P. WEXLER (Essex)
T. WOOLDRIDGE (Toronto)

A. ZAMPOLLI (Pise)

Secrétaires de Rédaction : Martine COUTIER – Christiane TETET (INaLF)

Traduction ou révision des résumés : M. GILL, J. HUMBLEY

Les textes des contributions sont à adresser en double exemplaire à :
B. QUEMADA, 4, rue Beaurepaire - 75010 Paris

Abonnements 1999

France	:	180 F
Étranger : Europe	:	220 F
Autres pays	:	250 F

Prix au numéro :

France	:	100 F
Étranger : Europe	:	125 F
Autres pays	:	135

N° spécial (Hommage à R.-L. WAGNER) :

France	:	150 F
Étranger : Europe	:	175 F
Autres pays	:	185 F

à souscrire auprès de la
Société Nouvelle Didier Érudition, 6, rue de la Sorbonne, 75005 Paris
C.C.P. Paris 12 755 38 K

Des exemplaires de certains numéros parus sont disponibles

À PROPOS DES SÉQUENCES INTENSIVES STÉRÉOTYPÉES

Plaidoyer pour une description lexicographique

Knowing which linguistic tools to use to make one's message more powerful is absolutely necessary for anyone becoming familiar with a foreign language.

There are some adjectives and adverbs that can only be used in certain expressions. Fixed sentences expressing intensity are very common in everyday French; they are mostly binary units composed of a base (which constitutes the intensifiable element) and an intensifying collocator (which constitutes an optional specification element) and conveys the cultural experience of an entire linguistic community.

Thanks to a systematic presentation of the most productive of these coded formulas, non-native speakers will rely less on intuition.

1. S'exprimer est une affaire d'attitudes et aussi d'habitudes. Chaque fois que nous employons un mot, l'usage accroche d'autres mots à notre pensée ; souvent, ce qui est au bout de la langue, ce n'est pas le mot seul, mais une quantité de mémoire plus importante. Il y a, en effet, dans n'importe quelle langue, des associations de mots prévisibles et conventionnelles, des formules qui, même quelque peu usées, peuvent s'avérer inusables car elles sont là pour cimenter l'édifice du langage en lui donnant dynamisme et naturel.

Les affinités entre les unités lexicales engendrent le phénomène dit de cooccurrence, pour certaines d'entre elles, qui forment sur la chaîne syntagmatique du discours des **groupements préférentiels**. Les mots tendent à être employés conjointement dans les textes et se combinent entre eux en formant des expressions plus ou moins élaborées, qui sont d'une grande variété formelle et stylistique (*c'est en forgeant qu'on devient forgeron, les carottes sont cuites, faire chou blanc,*

bons et loyaux services, remporter une victoire, proposition alléchante, et voici maintenant nos informations de 13 heures, etc.) Le figement total ou partiel, au même titre que la liberté combinatoire totale ou partielle, le **continuum** entre les séquences entièrement contraintes et les séquences entièrement libres sont des propriétés essentielles des langues.

2. Par ailleurs, chaque langue développe des procédés qui permettent au locuteur de prendre position d'une manière explicite, en donnant de la force et du relief à ses idées, en intensifiant ses jugements de valeur. Au-delà de son caractère affectif, l'intensification implique indéniablement une orientation argumentative, en ce sens qu'elle sert non seulement à marquer la pensée d'une certaine énergie, à informer le destinataire du degré d'appréciation du locuteur, mais aussi à le persuader. Parmi les procédés exprimant le haut degré ou l'intensité que les langues les plus diverses mettent à la disposition de leurs locuteurs, on trouve des adjectifs et des adverbes d'intensité, la comparaison, la morphologie lexicale (préfixes, suffixes), des expressions toutes faites variées et des traits suprasegmentaux. Le français, par exemple, fourmille de **formules** – plus ou moins figées – à **valeur d'intensité**. Il s'agit d'un ensemble hétérogène d'outils linguistiques. Aussi, le degré d'intensité peut-il être exprimé par :

- des unités lexicales (*très, beaucoup, grand, énorme, achevé, formidablement, à l'extrême, des plus, on ne peut plus, etc.*) ;
- des morphèmes (*archi-, extra-, super-, méga-, ultra-, -issime, etc.*) ;
- des marques phonétiques et stylistiques : accent d'insistance ou intonation spécifique (*elle est belle !*), tour exclamatif (*ce qu'il est fort !*), redoublement (*un type dingue dingue !*), raccourci (*avoir de la haine ⇒ avoir la haine pour quelqu'un*), etc.

La langue de tous les jours, à commencer par celle des médias et de la publicité, fait des expressions de l'intensité un usage très abondant. En effet, les discours quotidiens, officiels, politiques, économiques, scientifiques se distinguent de l'utilisation poétique du langage par des contraintes contextuelles, mais aussi par les conventions d'association qui lient tel ou tel énoncé à telle ou telle situation typique et qui déclenchent globalement et presque automatiquement, l'énoncé correspondant.

Certains mots sont intensifiables, d'autres non. On a de nombreuses qualités auxquelles le modificateur *très* peut s'appliquer facilement : *très théorique, très français, très drôle, etc.* En revanche, on évite d'intensifier les adjectifs qui ont déjà la valeur d'un superlatif et ceux qui ne sont pas susceptibles de degrés. **Très suivant, *très routier, *très colossal*, de même que **œuvre éminemment rarissime* ou **infime au plus haut point...* sont des séquences inacceptables.

L'intensification peut s'appliquer notamment aux éléments d'une langue dont le sens inclut une composante de gradation ("plus" ou "moins") :

<i>accident</i>	⇒	<i>accident tragique</i>
<i>tragédie</i>	⇒	<i>tragédie atroce</i>
<i>atrocités</i>	⇒	<i>pires atrocités, etc.</i>

L'acte d'évaluation peut avoir un contenu affectif avec une nuance laudative ou péjorative ; l'intensité est souvent obtenue en renforçant le "positif" ou le "négatif", ce qui donne les combinaisons du type :

<i>blancheur</i>	⇒	<i>blancheur immaculée</i>
<i>neuf</i>	⇒	<i>flambant neuf</i>
ou		
<i>ennemi</i>	⇒	<i>ennemi juré</i>
<i>bruit</i>	⇒	<i>bruit infernal, etc.,</i>

qui sont couramment employées dans la langue d'aujourd'hui.

Dans chaque langue, des éléments bien déterminés – appelons-les *intensificateurs* – ont pour fonction d'augmenter la charge sémique d'un signe en indiquant que la propriété du mot auquel ils s'adjoignent ou s'associent est, par rapport à une norme implicite, à un degré élevé, à un point élevé. De la même façon, d'autres éléments – que l'on qualifiera d'*atténuateurs* – existent pour marquer non pas un degré élevé, mais un degré faible, en diminuant la charge sémique du signe (en français : *peu, médiocrement, pas du tout, etc.*). Là où un adjectif fonctionne comme opérateur d'intensification, un autre adjectif peut intervenir comme opérateur d'atténuation. Le nom *applaudissement(s)* reçoit tout naturellement le modificateur qualificatif *clairsemés* à côté de l'intensificateur *frénétiques*. En politique aussi, la *majorité forte, large* ou *écrasante* peut très vite devenir *majorité courte* ou *majorité faible*. L'intensificateur va souvent de pair avec un atténuateur et l'intensification va souvent de pair avec l'atténuation !

3. Le phénomène d'attirance lexicale n'est pas autre chose que la sélection d'un terme par un autre terme. Ce principe de sélection, particulièrement important dans le montage des formules intensives, joue notamment dans trois groupes syntagmatiques :

- entre substantif et adjectif (*propreté éclatante, ardent défenseur, désaveu cuisant, etc.*) ;
- entre adjectif et adverbe (*fondièrement honnête, profondément ému, mignon à croquer, etc.*) ;
- entre verbe et adverbe (*protester vigoureusement, geler à pierre fendre, rejeter avec force*).

Et cela, dans le cadre d'expressions centrées sur un substantif (*propreté, défenseur, désaveu*) sur un adjectif (*honnête, ému, mignon*) ou sur un verbe (*protester, geler, rejeter*).

Dans un grand nombre de cas, l'adjectif et le verbe sont intensifiés par un complément de comparaison en *comme* :

blanc comme neige, blond comme les blés, mince comme un fil, etc. ;
courir comme un dératé, dormir comme une masse, saigner comme un bœuf, etc.

La comparaison en *comme* se fait avec un substantif, mis à part le cas isolé de *mentir comme on respire* qui fait appel à un deuxième support verbal.

Le substantif "comparant" apparaît comme un élément de référence : le degré ultime ou le "prototype" de la qualité sur laquelle s'établit l'analogie, et qui est exprimée par le "comparé".

La même chose se produit lorsqu'un substantif sélectionne comme intensificateur un autre substantif sans recourir à un complément de comparaison en *comme* :

avoir de la fièvre ⇒ *avoir une fièvre de cheval*

avoir de la patience ⇒ *avoir une patience d'ange*

avoir de l'appétit ⇒ *avoir un appétit d'ogre*

Il est à noter que les compléments *de cheval*, *d'ange* ou *d'ogre* n'ont pas de nature prédicative (**sa fièvre est de cheval*, **sa patience est d'ange*, etc.)

Bien que dans l'interprétation, toutes ces constructions apparaissent, formellement et intuitivement, comme comparatives, elles expriment davantage le haut degré.

Pour ce qui est des intensificateurs adjectivaux, ils peuvent être à place fixe ou à place variable, c'est-à-dire : postposables (*attention soutenue*, *pluie torrentielle* : **soutenue attention*, **torrentielle pluie*), antéposables (*pire ennemi*, *plein essor* : **ennemi pire*, **essor plein*) ou autorisent – avec plus ou moins de régularité – les deux constructions (*problème grave / grave problème* ; *handicap sérieux / sérieux handicap*). La place de l'adjectif est souvent explicitée par des théories "syllabiques". Ainsi, comme l'a démontré tout récemment M. GARRIGUES (1997), plus le nombre de syllabes du nom augmente, plus l'adjectif a de chances d'être acceptable à gauche. Si, d'une manière générale, l'adjectif tend à se placer après le substantif auquel il se rapporte, lors de la mise en discours, plusieurs facteurs sémantiques, rythmiques et expressifs viennent interférer et une antéposition régulière ou obligatoire peut être fixée et commandée par la tradition (*chef d'œuvre absolu / pur chef d'œuvre* ; *fieffé menteur / ivrogne fieffé*).

4. On est en présence de configurations très différentes. Mais au-delà d'une diversité structurelle, on peut aussi constater que ces formules à valeur d'intensité se situent entre les combinaisons libres et les locutions idiomatiques : leurs propriétés combinatoires sont restreintes par rapport aux combinaisons libres. Cependant, il s'agit d'alliances de mots où, bien que les termes soient unis par une affinité certaine, le degré de cohésion est relativement faible, puisque les compléments intensificateurs sont facultatifs. On propose de classer ces séquences parmi les **collocations** : groupements préférentiels dans lesquels le sens global, plus ou moins prévisible, peut être dérivé de la somme des sens des éléments constitutifs. Contrairement à ce qui se passe pour les **locutions** dites **idiomatiques**, qui sont des suites sémantiquement opaques fonctionnant de manière compacte avec des éléments constitutifs et qui perdent les sens individuels respectifs à la faveur d'un sens unique,

guère prévisible. La suppression éventuelle d'un des constituants des locutions idiomatiques laisse les autres "en déséquilibre" et les mutilent en quelque sorte : les expressions *se la couler douce* et *manger de la vache enragée* ne peuvent aucunement être abrégées.

Les collocations qui font l'objet de notre présentation occupent une position intermédiaire entre les mots composés complètement figés et les syntagmes entièrement libres.

Elles se distinguent des séquences complètement figées par le fait que l'un de leurs éléments est une "expansion" relativement facultative de l'autre, l'effacement possible étant l'indice d'un moindre figement. En effet, l'élément porteur de l'intensité peut être supprimé, généralement sans conséquence : *tristesse* fonctionne très bien sans *profonde* et reste *tristesse*, un *refus catégorique* est aussi un *refus*, tandis que *rez* est inséparable de *chaussée* et un *cordon bleu* n'est certainement pas un *cordon*.

Elles se différencient également des syntagmes libres, notamment par la fréquence tout à fait remarquable de leur emploi, qui garantit aussi leur stabilité formelle. En tant qu'associations de mots, quoi que dissociables, ces collocations s'imposent à notre mémoire ; l'harmonie et la commodité de ces syntagmes, l'aspect évocateur des images véhiculées, facilitent leur mémorisation et doivent jouer un rôle déterminant dans leur popularité, faisant qu'elles émaillent la langue de tous les jours. *Comme un Polonais* est perçu par la majorité des sujets parlants comme l'intensificateur de *soûl*, *torrentielle* comme celui de *pluie* et *endurci* comme celui de *célibataire*.

Si les syntagmes libres du type *grand changement*, *très gai*, *vraiment maigre*, servent de modèles selon lesquels l'utilisateur peut faire un nombre presque illimité d'autres syntagmes traduisant l'intensité, les collocations du type *changement radical*, *gai comme un pinson*, *maigre comme un clou*, présentent des groupements conventionnels de mots que l'utilisateur ne peut pas changer ou faire varier à son gré. Il nous faut laisser de côté, bien entendu, les recherches et transgressions poétiques, ludiques ou les altérations populaires qui servent, notamment, à soulager l'effort consenti pour la mémorisation ; ainsi, *fier comme Artaban* existe aussi sous la forme humoristique de *fier comme un bar-tabac* et, de son côté, la comparaison *vieux comme Hérode* a fait l'objet d'une refonte, par ailleurs beaucoup moins absurde (*vieux comme mes robes*), non sans rapport avec la "première chemise".

Ce qui permet de dire que ces formules sont des collocations et non des combinaisons libres, c'est que le nombre de compléments qu'on peut utiliser pour intensifier *changement*, *gai* et *maigre* est limité : le locuteur ne dispose pas d'une entière liberté quant au choix et à l'agencement de ces unités. Mis à part *maigre comme un clou* (qui est, de loin, la formule intensive la plus lexicalisée et la plus courante), on peut dire *maigre comme un coucou* ou *maigre comme un hareng (saur)*, et la liste est probablement close. Là encore, nous faisons abstraction des emplois fantaisistes, des intensificateurs d'"auteurs" et des formules tombées

aujourd'hui en désuétude du type *maigre comme un (e)stoquefiche* ou *maigre comme le/un carême*. De même, l'adjectif *radical* est habituellement associé à un ensemble de noms bien déterminés tels que *changement, réforme, transformation*, etc., récurrence qui nous permet de dire que leur apparition commune correspond à un phénomène collocationnel.

Le type de groupement préférentiel indiquant l'intensité que constituent ces suites de mots séparables, mais qui sont d'une fréquence accrue en discours, est peu et mal consigné dans les dictionnaires (monolingues et bilingues). Même si certains des éléments ayant pour fonction de spécifier l'intensité apparaissent dans les dictionnaires, on a l'impression que les lexicographes ne savent pas trop où les mettre et, par conséquent, le lecteur sait rarement sous quel mot de l'unité il peut les trouver.

5. Ce qui fait l'unité de tous ces procédés intensificateurs, c'est la présence d'une certaine redondance sémique : le deuxième élément, la composante d'intensification (le **collocatif**), n'est qu'un outil de renforcement de la composante intensifiable (appelons-la : **mot de base**). Et effectivement, le rire le plus ordinaire est accompagné d'expirations plus ou moins bruyantes (*rire aux éclats*), un coup d'œil s'effectue, par nature, à grande vitesse (*coup d'œil rapide*). Néanmoins, il serait erroné de confondre ces expressions avec les **pléonasmes** qui, eux, sont dus à l'inadvertance, et n'ajoutent rien à la force de l'expression. De la même manière, elles sont à distinguer des jeux de renforcements auxquels on procède pour le simple plaisir de la rime intérieure : *relax Max !, cool Raoul !, à la tienne Étienne !*, etc. Les formules à valeur d'intensité qui nous intéressent peuvent davantage être apparentées aux expressions redondantes du type : *motus et bouche cousue, calme et paisible, en mon âme et conscience*, etc.) que leur expressivité rend parfaitement légitime.

Dans une collocation, le mot de base, centre de la séquence, est "responsable" de la sélection du collocatif qui a un statut lexical plus faible et dont le sens dépend de sa mise en contexte avec le mot de base. Dans les collocations qui font l'objet de notre présentation, l'intensité est assurée par la redondance qui, elle-même, est assurée par une structure binaire (mot de base obligatoire + expansion facultative).

Le collocatif, de son côté, peut être constitué d'un seul mot ou d'un syntagme, ce dernier fonctionnant comme un bloc soudé :

MOT DE BASE (Verbe)	+	COLLOCATIF (Adverbe)	= COLLOCATION
<i>remercier</i>	+	<i>chaudemment</i>	= <i>remercier chaudemment</i>
<i>gagner</i>	+	<i>haut la main</i>	= <i>gagner haut la main</i>
<i>aimer</i>	+	<i>à la folie</i>	= <i>aimer à la folie</i>
<i>pleuvoir</i>	+	<i>des cordes</i>	= <i>il pleut des cordes</i>

Haut la main, à la folie, des cordes, etc. ne peuvent pas se décomposer en **haut + la main*, **à + la folie*, **des + cordes*.

Nous écartons de notre corpus les expressions du type *en rester comme deux ronds de flan, se porter comme un charme, passer au peigne fin*, parfaitement idiomatiques, dans lesquelles l'élément comparant apparaît dans une position de complément obligatoire : **en rester*, **se porter*, **passer au peigne*. De même, on élimine les suites de mots du type *en pleine nuit, en toute tranquillité, vert de jalousie, mort d'inquiétude* qui, bien qu'exprimant une intensité, ne peuvent être directement générées d'un mot de base immédiatement clair qui serait reconstituable et se suffirait à lui-même : **en nuit*, **en tranquillité*, **vert*, **jalousie*...

6. Les assemblages de mots ainsi sélectionnés sont susceptibles de mettre en œuvre des jugements sociaux, d'exprimer la "sagesse" de toute une communauté. Certaines comparaisons sont évidentes et correspondent à l'expérience humaine commune. Ainsi, il existe des images "quasi-universelles" telles que :

FRANÇAIS	ESPAGNOL	RUSSE
<i>blanc comme neige</i>	<i>blanco como la nieve</i>	<i>belyj kak sneg</i>

Cependant, les langues ne développent pas uniformément leurs zones idiomatiques : non seulement les procédés par lesquels on obtient des blocs figés peuvent être différents, mais aussi la fréquence de tel ou tel procédé au sein de telle ou telle langue. Malgré leurs virtualités figuratives, ce ne sont pas les mêmes concepts qui affichent des formules intensives d'une langue à l'autre et les comparants sont rarement identiques. Et lorsque les éléments collocatifs mis à contribution sont apparemment les mêmes, les équivalents "clichés" ne présentent pas forcément les mêmes degrés de stabilité et les mêmes contenus stylistiques. De plus, ils peuvent résumer une situation particulière vécue collectivement par une communauté linguistique et renvoient à une réalité ou à un concept, ou procèdent à un rapprochement de réalités inconcevable dans d'autres sociétés. Par conséquent – en laissant de côté le constat évident qu'en principe tout peut se traduire par des périphrases plus ou moins longues – il est rare que les expressions de l'intensité générées par une langue puissent se transposer directement dans une autre langue. La plupart de ces formules varient tout naturellement d'une langue à l'autre et, pour les interpréter correctement, le traducteur devra s'efforcer de fournir des équivalents qui en conservent l'esprit et le sel. Par exemple :

FRANÇAIS	ESPAGNOL	RUSSE
<i>nuit noire</i>	<i>noche cerrada</i> "nuit fermée"	<i>gluchaja noč</i> "nuit sourde"
<i>froid de canard</i>	<i>(hace un) frío que</i> <i>pela</i> "on pèle de froid"	<i>sobačij choldo</i> "froid de chien"

puisque la suite *froid de canard* n'est possible que dans *il fait un froid de canard*.

Un autre phénomène confondant : dans certaines constructions, l'adjectif, susceptible d'être intensifié, peut s'effacer et le collocatif peut "rester seul" tout en perdant sa fonction d'intensificateur (M. GROSS, 1996 : 102-103) :

<i>l'histoire est triste</i>	⇒	<i>l'histoire est triste à pleurer</i>
	⇒	<i>l'histoire est à pleurer</i>
<i>le bébé est joli</i>	⇒	<i>le bébé est joli à croquer</i>
	⇒	<i>le bébé est à croquer</i>
<i>le bus est plein</i>	⇒	<i>le bus est plein à craquer</i>
		<i>*le bus est à craquer</i>

7. De simples faits de civilisation peuvent justifier l'existence de ces expressions : l'image *dormir à poings fermés* semble évoquer le sommeil profond du nouveau-né, les arracheurs de dents auxquels fait référence la comparaison *mentir comme un arracheur de dent* sont les dentistes d'antan des places publiques qui promettaient effrontément à leurs patients des services indolores et *pleurer comme une Madeleine* fait allusion, à coup sûr, à la pécheresse repentie aux larmes abondantes. De nombreux préjugés peuvent être véhiculés également par ces formules stéréotypées parfaitement prévisibles :

fort comme un Turc ; élégant comme un Florentin ; sérieux comme un pape

Par ailleurs, elles diffusent, parfois, des échantillons d'une tendance larvée de la "xénophobie lexicale" :

voleur comme un Grec ; avare comme un Ecossais ;

travailler comme un nègre

On remarquera que le recours aux divers noms ethniques ne reflète pas systématiquement l'univers de croyance des locuteurs du français contemporain (MEJRI, 1994 : 119).

La langue produit une multitude de formules intensives, des plus attendues et lisibles aux plus originales et "hermétiques", qui se laissent difficilement analyser d'un point de vue synchronique. Il y a, à l'origine de certaines tournures, des associations mentales ou des réminiscences culturelles qui peuvent paraître mystérieuses aux yeux du sujet parlant d'aujourd'hui (à moins que celui-ci ne soit étymologiste) et qui ne peuvent être prévues ni par une logique quelconque, ni par analogie :

fier comme Artaban ; bête comme une cruche ; bête comme ses pieds

En effet, dans ces dernières comparaisons, il ne semble y avoir aucune relation sémantique directe et transparente entre le mot de base et le collocatif : ni le sens ordinaire des substantifs "cruche" et "pieds" et ni le nom "Artaban" n'ont de nature à prédire une quelconque interprétation intensive, contrairement aux formules intensives du type *blanc comme neige* où le contenu sémantique de l'élément

intensifiable représente un sème de l'élément d'intensification (MEJRI, 1994 : 118). Mais si, d'un côté, il peut y avoir démotivation (les origines de telle ou telle image ne sont, en effet, plus toujours perçues) et opacité sémantique, les constructions restent, de manière générale, suffisamment claires et suggestives pour que l'on puisse deviner avec aisance leur contenu. La connaissance exacte de l'histoire des expressions du type : *être vieux comme Mathusalem ; être riche comme Crésus ; être tranquille comme Baptiste* n'est pas absolument indispensable pour les comprendre ou les utiliser. L'origine de telle ou telle association n'a que très peu d'interférence avec sa valeur d'aujourd'hui. La comparaison *amer comme (du) chicotin* n'est plus motivée et constitue le seul emploi vivant de *chicotin*, ancien mot désignant un suc extrait de l'aloès. Le sujet parlant accepte que *fier comme Artaban* soit une façon plaisante et confortable d'un point de vue phonétique pour exprimer l'idée d'*être très fier*, et ce, sans trop s'interroger sur la biographie du dénommé Artaban. On pourrait presque dire : une structure rythmique réussie aidant, plus les réalités rapprochées sont lointaines, plus l'image a de puissance émotive. Ce qui explique probablement que certaines locutions savoureuses, bien que démotivées, aient vécu pendant des siècles et soient utilisées aujourd'hui quotidiennement, alors que d'autres, manifestant une parfaite transparence de contenu (peut-être trop claires et trop motivées), sont tombées en désuétude.

8. On ne peut pas parler de la question des associations privilégiées entre mots voisins et des combinaisons lexicales originales créées par les habitudes langagières sans évoquer les **fonctions lexicales** d'I. MEL'ČUK. Leur vocation est de « fournir au locuteur la totalité des moyens lexicaux nécessaires à la formule la plus riche, la plus variée et la plus complète de la pensée et, en même temps, de garantir le choix le plus précis de la formulation appropriée » (MEL'ČUK, CLAS, POLGUÈRE, 1995 : 129). Elles couvrent dans toutes les langues des relations paradigmatiques, mais aussi des relations syntagmatiques dont de nombreux intensificateurs.

La FL (= fonction lexicale) Intensificateur [Magn] est un modificateur adjectival ou adverbial dont le rôle est d'exprimer le sens de "très", "intense", "à un degré élevé" (MEL'ČUK, CLAS, POLGUÈRE, 1995 : 136). Selon la théorie de MEL'ČUK, cette fonction lexicale peut accepter comme "argument" aussi bien un substantif qu'un adjectif ou un verbe, la "valeur" prenant toujours la forme qui s'impose.

L'expression de "très" (métaterme qui paraphrase toutes les expressions de haut degré) dépend du mot de base modifié. C'est cette dépendance "triviale", ce lien sémantique qui correspond à la FL [Magn]. Exemples :

[Magn]malade	⇒	gravement
[Magn]grippe	⇒	carabinée
[Magn]lutter	⇒	sans relâche

Selon les catégories de MEL'CUK, la fonction lexicale [Magn] est porteuse du sens "intensité" qui, à un argument donné, associe la valeur correspondante. À un même argument correspondent souvent plusieurs valeurs acceptables et une même valeur est susceptible de s'associer à plusieurs arguments.

En effet, certains collocatifs d'intensité sont strictement liés à un seul mot de base :

<i>comme un pot</i>	⇒	<i>sourd comme un pot</i>
<i>à manger du foin</i>	⇒	<i>bête à manger du foin</i>
<i>de loup</i>	⇒	<i>faim de loup</i>

De nature différente, ces expansions d'intensification sont effaçables sans être librement réutilisables pour d'autres mots de base.

D'autres collocatifs gravitent autour d'un nombre restreint de mots de base : *moral d'acier, nerfs d'acier ; santé de fer, tempérament de fer, volonté de fer ; bourré à craquer, bondé à craquer, plein à craquer.*

Autre exemple : les collocatifs adverbiaux figés à *gorge déployée* ou à *pleine gorge* ne se combinent qu'avec une catégorie de verbes bien délimitée : *rire, crier, hurler, chanter...*

Nous sommes en présence de classes collocationnelles homogènes et plus ou moins fermées. Leur existence pourrait être démontrée par un simple index qui, dans un éventuel dictionnaire de l'intensité, regrouperait les collocatifs susceptibles d'accompagner et d'intensifier tel ou tels mots de base.

D'autres collocatifs encore sont polyvalents, puisqu'il existe un grand nombre de compléments (à *mort, à pleurer, comme un diable, d'enfer, comme tout, comme pas un, comme pas deux, comme personne, du diable, de tous les diables*, etc.) qui, ayant une distribution beaucoup plus large, fonctionnent comme des intensificateurs quasi "généralistes" ; ils ont une "ambiance" particulière et un domaine d'application privilégié (sauf peut-être *comme tout* qui est pratiquement dépourvu de référent identifiable). Par exemple :

*être brouillé ou fâché à mort avec quelqu'un, se saouler à mort ;
maigre à pleurer, triste à pleurer, bête à pleurer ;
courir comme un (beau) diable, sauter comme un (beau) diable, se démener
comme un (beau) diable ;
feu d'enfer, jeu d'enfer, look d'enfer ;
il est grand, gentil, mignon, ... comme tout !*

La nature du collocatif intensificateur dépend toujours du mot de base à spécifier. Le spectre de certains mots de base est si étroit qu'il fonctionne avec un seul intensificateur. Il semble que *comme une outre* soit le seul élément intensificateur typique pour le mot de base *gonflé*. *Être excité* ou *sobre* "intensément", c'est indiscutablement *être excité comme une puce* et *sobre comme*

un chameau, sans grande variabilité possible. De même, on a l'impression que *de toutes pièces* soit le seul complément adverbial caractéristique susceptible d'apparaître dans la position d'intensificateur auprès du verbe *inventer* (au sens de "imaginer de façon arbitraire"). L'adjectif *blesé* est intensifié à la fois par *grièvement* et *gravement*. On *souffle comme un bœuf* ou *comme un phoque* et la mémoire collective greffe sur le substantif *mystère* aussi bien l'élément *épais* que *profond*. D'autres mots de base peuvent être spécifiés par un nombre considérable d'intensificateurs, tel l'adjectif *bête* dont l'intensification à elle seule constitue un vaste champ d'étude. La liste des comparaisons lexicalisées exprimant la stupidité paraît ainsi presque illimitée ; elles peuvent utiliser comme collocatif un nom d'animal, un nom d'objet ou le nom d'une partie du corps :

<i>bête</i>	⇒	<i>à manger du foin</i>
<i>bête</i>	⇒	<i>à pleurer</i>
<i>bête</i>	⇒	<i>comme ses pieds</i>
<i>bête</i>	⇒	<i>comme trente-six valises</i>
<i>bête</i>	⇒	<i>comme un âne</i>
<i>bête</i>	⇒	<i>comme une cruche</i>
<i>bête</i>	⇒	<i>comme une oie</i>
<i>bête</i>	⇒	<i>comme un panier</i> , etc.

Certains mots entrent dans un grand nombre de combinaisons. Ainsi, on trouve dans l'entourage immédiat du verbe *accepter* divers éléments adverbiaux qui s'y associent tout naturellement, certes avec des fréquences variables :

accepter avec joie, volontiers, de bon cœur, avec enthousiasme, avec plaisir, sans broncher, sans hésiter, sans réserve, sans réticences, sans sourciller, sans un murmure, sereinement, etc.

Mais le plus souvent, seul un nombre plus limité de collocatifs gravitent autour d'un même mot de base :

<i>crier</i>	⇒	<i>à plein gosier</i>
	⇒	<i>à tue-tête</i>
	⇒	<i>comme un putois</i>
	⇒	<i>comme un cochon qu'on égorge</i>
<i>clair</i>	⇒	<i>comme le jour</i>
	⇒	<i>comme deux et deux font quatre</i>
	⇒	<i>comme l'eau de roche</i>
	⇒	<i>comme l'eau de source</i>

De toute évidence, il ne s'agit pas dans ces "séries équivalentes" de synonymie absolue : chaque comparaison doit être maniée avec précaution car le collocatif nuance considérablement l'expression de l'intensité en apportant une connotation historique et culturelle particulières. De plus, dans d'autres distributions,

cette synonymie ne s'observe pas forcément. Cependant, dans chacun des cas signalés, les compléments de comparaison constituent des modificateurs intensificateurs qui signifient dans le contexte donné "très". Autrement dit, le mot de base fonctionne normalement, mais l'élément qu'il "amène" perd une partie de ses traits sémantiques et l'ensemble finit par équivaloir à "très". Dans une comparaison du type *têtu comme un âne*, plutôt que de signifier stupidement, *comme un âne* a pour fonction d'intensifier le sens de *têtu*. De même, dans la formule intensive *avare comme un Écossais*, la référence culturelle semble s'effacer pour laisser de la place à l'idée pure de l'intensification. C. DUNETON et J.-P. PAGLIANO font remarquer dans *l'Anti-manuel de français* (1978 : 123) : « Si vous dites de quelqu'un qu'il est fort comme un Turc, ça ne prouve pas que vous connaissiez les Turcs. Vous voulez dire simplement que ce quelqu'un est très fort. »

9. Nous suivons ou quittons incessamment et délibérément les sentiers battus de notre langue maternelle : nous respectons les données constructionnelles tout en créant des effets de surprise nécessaires. L'étranger, se familiarisant avec le français, dépasse péniblement le stade de l'indigence lexicale – qu'indique, par exemple, l'usage abusif de *très, beaucoup*, ou même de **très beaucoup*. Mais quel que soit son niveau de compétence, il éprouvera toujours des difficultés à s'exprimer d'une façon normative, avec élégance et précision à la fois. Indéniablement, il a besoin de mots, mais il doit disposer aussi de moyens pour leur associer d'autres mots : connaître des éléments lexicaux sans savoir comment les réunir est l'impasse habituelle du locuteur non-natif. Pour lui, l'objectif principal à atteindre est avant tout d'acquérir les unités existantes et les règles lui permettant de les combiner dans les circonstances les plus variées et selon une conformité "idiomatique". Or, celle-ci passe obligatoirement par la connaissance des séquences intensives stéréotypées les plus productives. Celles-ci font partie des conventions verbales par lesquelles les locuteurs appartenant à une communauté linguistique donnée réagissent à diverses situations de communication.

Comme nous l'avons vu, ces séquences – motivées ou arbitraires – dépeignent avec force des sentiments et des attitudes en constituant des échos du tempérament et de l'humour d'un peuple.

Elles se réfèrent à des idées préconstruites et qui, en tant que telles, font partie du stock lexical de la langue en question au même titre que les mots simples.

Elles fonctionnent le plus souvent comme des unités comprenant un mot de base (qui en constitue le pivot) et un collocatif intensificateur (qui en constitue un élément de spécification).

Le cas de l'association totalement figée entre un mot de base unique et un collocatif unique n'est pas le cas général. Il faut plutôt considérer un mot de base donné avec un spectre de collocatifs et, d'autre part, une famille de mots de base avec le même collocatif : la plupart des séquences intensives est susceptible de former un

paradigme plus ou moins large sur un des éléments constitutifs. La permutation des collocatifs d'intensité donne lieu à des constructions d'acceptabilité variable.

En plaidant pour une description lexicographique des séquences intensives stéréotypées, notre intention n'est nullement de proposer l'établissement d'un catalogue de clichés et de dénoncer de la sorte "la bêtise humaine" comme le faisait Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues*. Cependant, il faut garder à l'esprit le fait que, si l'on ne peut guère faire l'économie des intensificateurs associés naturellement à telle ou telle unité lexicale, la plus grande prudence est de mise dans leur emploi. Si celui-ci devient excessif, on finit par ne coucher sur le papier qu'un amas d'images rebattues. On sait que les clichés naissent d'images originales privées de saveur par la répétition constante. Mais n'oublions pas que les *services* ne sont pas forcément *inestimables* ni les *souvenirs* *impérissables* (même si ces expansions sont d'une grande productivité et sont loin de constituer des précisions inutiles). Pour maîtriser une langue, il est indispensable d'acquérir les règles de montage qui permettent de fabriquer les formules stéréotypées indiquant le haut degré et qui sont déclenchées automatiquement chez les natifs. Ce qu'il faut éviter principalement, c'est leur accumulation : les aligner les unes derrière les autres, sans bon sens ni mesure, risque de rendre le discours pédant, gonflé d'emphase et autrement plus artificiel que si l'on se limite à un français modestement fondamental. De plus, une telle démesure peut produire exactement le même effet comique que si l'on emploie ces formules d'une manière incorrecte.

Conclusions

L'idée de décrire les expressions, imagées et souvent familières, servant à marquer l'intensité est parti d'un besoin linguistique élémentaire que des locuteurs non-natifs éprouvent. En effet, savoir à quels outils linguistiques recourir pour rendre son message plus intense en langue française est primordial pour les étrangers. Les phrases sont modifiables par des adjectifs ou par des adverbes d'intensité prévisibles (*très, beaucoup*) d'une manière régulière. En revanche, il existe des adjectifs et des adverbes plus ou moins figés qui sont spécifiques d'un nombre réduit d'expressions. Les séquences intensives stéréotypées sont extrêmement vivantes dans le français d'aujourd'hui et, contrairement à la seule utilisation de "très + adjectif" / "très" + "adverbe", elles portent la marque de l'expérience de toute une communauté linguistique. Grâce à une présentation systématique des plus courantes de ces formules intensives codées (puisque le locuteur n'a pas à les produire), on laisserait moins de place à l'intuition du locuteur étranger, déformée par les approches scolaires et étroitement grammaticales, mais aussi par l'influence décisive de la langue et de la culture maternelles.

En recherchant l'adjectif de renforcement qui s'applique à tel substantif, l'adverbe apportant le sens supplémentaire d'intensité, accompagnant habituellement tel verbe ou adjectif, l'utilisateur consultera souvent en vain les ouvrages de référence

monolingues ; la même défaillance existe dans les dictionnaires bilingues. Or, il n'y a pas de communication efficace possible sans la connaissance des procédés d'intensification : ceux-ci ne s'improvisent pas.

Un dictionnaire de l'intensité viserait à compléter les dictionnaires existants pour faciliter, dans un domaine bien déterminé, le choix des cooccurrents lexicalemment contraints, c'est-à-dire des unités lexicales dont la combinatoire n'est déterminée ni par leur sémantisme ni par leurs propriétés syntaxiques.

Loin d'être un "module" linguistique marginal et facilement contournable, l'intensité est un phénomène d'envergure qui semble traverser tout le lexique. Le nombre des combinaisons préétablies ayant une valeur d'intensité est beaucoup plus élevé que ne le laissent supposer grammaires et dictionnaires. À notre connaissance, les séquences intensives stéréotypées évoquées plus haut, bien qu'extrêmement productives (elles prolifèrent dans la langue d'aujourd'hui et notamment dans la presse), n'ont pas encore fait l'objet d'une catégorisation et d'un recensement méthodiques. Un tel bilan est dans l'ordre des choses à envisager mais il aurait débordé le cadre de la présente étude.

Thomas SZENDE
Institut national des langues et
civilisations orientales, Paris

BIBLIOGRAPHIE

- APRESJAN, J.D. (1996) : « Enseignement du lexique assisté par ordinateur, Lexicomatique et dictionnaire », *Actes du colloque de Lyon*, p. 1-10. Beyrouth - Montréal, Aupelf-Uref.
- BALLY, C. (1951) : *Traité de stylistique française*. Paris, Klincksieck.
- CAZELLES, N. (1996) : *Les comparaisons du français*. Paris, Belin.
- COP, M. (1991) : « Collocations in the Bilingual Dictionary », in *Wörterbücher / Dictionaries / Dictionnaires, Encyclopédie internationale de lexicographie*, p. 2775-2787. Berlin - New York, de Gruyter.
- DUNETON, C. et J.-P. PAGLIANG (1978) : *Anti-manuel de français*. Paris, Seuil.
- GARRIGUES, M. (1997) : « Une méthode de désambiguïsation locale nom/adjectif pour l'analyse automatique de textes », *Langages*, 126, p. 60-78.
- GENTILHOMME, Y. (1992) : « Introduction sommaire à l'élaboration de jeux pédagogiques », in *Le mot, les mots, les bons mots - Word, Words, Witty Words, Hommage à Igor A. Mel'čuk*, p. 317-346. Les Presses de l'Université de Montréal.
- GROSS, G. (1996) : *Les expressions figées en français*. Paris-Gap, Ophrys.
- GROSS, M. (1986) : *Grammaire transformationnelle du français 3 - Syntaxe de l'adverbe*. Paris, Asstril.

- KASSAIL, G. (1974) : « Syntagmes figés et attirances entre lexèmes », *Studia Romanica*, 3, p. 23-37. Université de Debrecen.
- LAURIAN, A.-M. (1974) : « Intensification et classes de mots », *Études Finno-ougriennes*, t. XI, p. 99-117. Paris, Klincksieck.
- MEJRI, S. (1994) : « Séquences figées et expression de l'intensité. Essai de description sémantique », *Cahiers de lexicologie*, 65, p. 111-122.
- MEL'ČUK, I., A. CLAS et A. POLGUÈRE (1995) : *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*. Louvain-la-Neuve, Duculot.
- REY, A. et S. CHANTREAU (1993) : *Dictionnaire des expressions et locutions*, p. V-XV (Préface d'A. REY). Paris, Le Robert.
- SRPOVÁ, M. (1996) : « Comparaison et métaphore figées en lexicologie pragmatique unilingue et bilingue », *La Linguistique*, 32, 1, p. 63-78.

ÉTUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUÉE

Revue internationale de didactologie des langues-cultures

Études de Linguistique Appliquée est une revue internationale de didactologie des langues et des cultures aussi bien maternelles qu'étrangères. Sa vocation est aussi de promouvoir l'usage du français dans la communication scientifique internationale. C'est pourquoi elle ne publie que des articles rédigés en français. En tant que revue thématique (trimestrielle), elle confie la responsabilité de chacun de ses numéros à un coordinateur, qui choisit lui-même ses collaborateurs. Les articles épars ne sont pas acceptés.

Numéros parus en 1998 :

n° 109

DE L'ÉTHIQUE EN DIDACTIQUE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

Coordonné par Robert GALISSON et Christian PUREN

janvier-mars

n° 110

HYPERMÉDIA ET APPRENTISSAGE DES LANGUES

Coordonné par Thierry CHANIER et Maguy POTHIER

avril-juin

n° 111

LA DIDACTIQUE DES LANGUES EN CONTEXTE SCOLAIRE

Coordonné par Christian PUREN

juillet-septembre

n° 112

RESSOURCES POUR L'APPRENTISSAGE EXCÈS ET ACCÈS

Coordonné par Marie-José BARBOT

octobre-décembre

Numéros parus en 1999 :

n° 113

ENSEIGNEMENT ET FORMATION À DISTANCE

Coordonné par Daniel COSTE

janvier-mars

n° 114

L'OBSERVATION DES CLASSES

Coordonné par Christian PUREN

avril-juin

Abonnements 1999 (4 numéros) :

France	320 F
Europe	440 F
Autres pays (S.A.L.)	460 F

Le numéro séparé :

France	100 F
Europe	120 F
Autres pays (S.A.L.)	130 F

DIDIER-ÉRUDITION - PARIS